Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois. . . . . 1 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an . . . . 5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois . . . . 5 »
Un an . . . . 10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 2. — 3 Juin 1849.

Des ressources de l'insurrection polono-hongroise vis-à-vis de l'Autriche et de la Russie.

Au moment où tout l'espoir des amis de la liberté en Europe est tourné vers l'armée polono-hongroise comme vers la dernière ressource, il n'est pas sans intérêt de comparer entre elles les forces des deux camps. Le parallèle pourra aider à former des conjectures sur l'issue de cette lutte gigantesque qu'une moitié de l'orient européen soutient contre l'autre moitié.

Ce serait une manière très fausse d'évaluer les forces respectives des deux camps, que de fonder cette évaluation sur la proportion numérique des populations armées en ce moment les unes contre les autres. Car, supposant même le cas où les levées russes et autrichiennes atteindraient au chiffre exorbitant d'un homme sur vingt, la Hongrie, bien plus belliqueuse et surtout plus enthousiaste, élèverait sans peine et sans contrainte son contingent dans la proportion d'un homme sur dix. Ainsi la supériorité numérique des Austro-Russses se trouve neutralisée par l'impopularité de leur cause; et le parti en apparence le plus faible réussit pourtant à conduire sur le champ de bataille des forces presque toujours bien plus nombreuses que celles de l'ennemi. Ces troupes joyeuses et libres marchent aux combats patriotiques comme à une fête. Les envahisseurs, au contraire, qu'ils soient autrichiens ou russes, ne marchent qu'à contre-cœur; car ils savent qu'aucune émancipation, aucune liberté ne sera le fruit de leur victoire. Aussi les officiers russes eux-mêmes ne parlent-ils entre eux qu'en polonais. Ils se nourrissent avec avidité de tous les pamphlets révolutionnaires d'Allemagne; et ils n'attendent qu'une occasion pour faire volte-face contre les agents de l'autocratie qui les pousse malgré eux loin de leurs foyers. Une foule même de généraux russes se sont déclarés contre l'intervention. Que cette belle armée d'invasion de 200,000 hommes éprouve seulement quelques bonnes déroutes qui lui rendent nécessaires des renforts, aussitôt la résistance, encore latente, de ces soldats esclaves contre un joug abhorré, se manifestera par des explosions terribles. D'un autre côté, les officiers de l'armée autrichienne, fiers de leur origine allemande, se voient avec dégoût subordonnés aux commandants moscovites. Voilà pourquoi la Hongrie démocratique, qui ne compte que 13 millions d'habitants, y compris ses annexes slaves, peut sans crainte défier le colosse russe, uni aux derniers lambeaux de la monarchie autrichienne. Les Maghyars, à eux seuls, peuvent déjà mettre en ligne 300,000 baïonnettes. Qu'on joigne à cela toutes les forces auxiliaires, polonaises, allemandes et roumaines qui affluent volontairement sous le drapeau hongrois, et l'on restera convaincu que les insurgés du Danube, en garantissant solennellement à leurs voisins et alliés l'autonomie dans une vaste fédération, pourront bientôt opposer plus d'un demi-million de combattants à la coalition austro-russe.

A toutes ces conditions de succès, il faut ajouter celles que présente le système de guerre adopté par les généraux polono-hongrois. Leur grand moyen, moyen d'ailleurs national et conforme au génie des peuples danubiens, est de flanquer leurs corps réguliers d'une nuée de landsturm et de bandes incomplétement armées, insai-

sissables par la rapidité de leur course, qui paraissent dans la même journée sur vingt points différents, sans tenir nulle part devant l'ennemi, se contentant de le harceler, de l'exténuer de fatigue, et de le livrer enfin haletant, comme une proie vaincue, au feu de la grosse artillerie. C'est par cette combinaison habile de la guerre régulière avec la guerre de partisans que Dembinski s'était déjà distingué en 1831 sur le sol de la Pologne. Le général Bem n'est pas moins renommé dans ce genre de guerre, lui doué du vol de l'aigle, qui a su mettre, comme on dit, *les canons à cheval*, et qui parvient à les hisser comme miraculeusement jusqu'aux cimes les plus inaccessibles des Karpathes. On conçoit que la guerre, une fois placée sur ce terrain, échappe à toutes les prévisions de la science. Ni la tactique, ni l'instruction militaire, ne peuvent prévaloir contre un pareil système, surtout lorsque l'enthousiaste Kossuth parcourt les rangs en personne, électrisant les masses par son éloquence au moment de livrer bataille. Armée de tant de moyens divers, l'insurrection, fût-elle même refoulée, se maintiendra sans peine sur son sol durant des années. Or croit-on que la Russie puisse guerroyer ainsi indéfiniment, sans que la désertion s'empare de ses troupes? Les armées russes avec leurs masses inertes qui s'étendent passives et mouvantes comme des flots, qui même en fuyant combattent encore, ces Scythes modernes ont donc trouvé justement dans les terribles enfants des Huns les rivaux que la Providence leur destinait. Si elle s'obstine à s'entasser dans les Puszty hongrois, cette vivante avalanche du Nord pourra bien y trouver son tombeau, comme les armées napoléoniennes ont trouvé le leur dans les steppes de la Moscovie. Il y aura seulement la différence que l'empire français, détruit par les princes en 1815, fut relevé par les peuples, tandis que l'édifice moscovite, une fois démoli par l'insurrection des peuples, ne pourra plus jamais être relevé par les rois.

Les guerres d'idiome et de nationalité,
par M. Paul de Bourgoing,
ancien ministre de France en Russie et en Allemagne.

Ainsi la diplomatie elle-même, forcée par les événements, se résigne à tenter une excursion sur le terrain où le slavisme a depuis longtemps posé la question européenne. Des hommes anciens dans la carrière, élevés dans les traditions de la vieille école, sont arrachés aujourd'hui aux préoccupations des anciens systèmes d'alliance, et comprennent enfin qu'en politique les questions de territoire ont cédé la place aux questions de nationalité. Naguère encore l'intérêt et la force décidaient des frontières de chaque État; le vœu des populations n'était compté pour rien : les traités de Vienne en sont la triste preuve. Un autre principe est sorti tout formulé du sein des nations slaves; la Pologne en succombant le leur a légué comme le flambeau qui devait les guider dans leurs luttes contre les cabinets. Mais c'était une rude tâche que de faire entrer ce principe de l'autonomie des nationalités dans la tête des diplomates accoutumés à réciter un tout autre *credo*.

Il y a cependant, dès à présent, des diplomates, et M. de Bourgoing est un de ceux-là, qui reconnaissent que désormais la diplomatie est obligée de tenir compte de l'idée de race.

Quand nous disons que la difficulté d'amener la diplomatie sur ce terrain était grande, nous parlons un peu par expérience. Dans notre dévouement à ce principe, qui nous paraît le complément indispensable de la révolution française, l'application de la vraie démocratie aux rapports internationaux des peuples, nous avons plus d'une fois, en vue de ce principe, heurté le seuil de nos *grands citoyens*, de ceux-là dont le libéralisme nous paraissait le plus assuré, de ceux-là dont les grandes paroles et les grandes promesses nous semblaient présenter une belle chance de succès à nos convictions. Avec quel désenchantement ne sommes-nous pas sortis de la conversation de ces diplomates de la République! Il n'y a rien à faire pour ces questions avant dix ans, nous disait l'un d'eux, au moment même où éclataient, il y aura tout à l'heure un an, les affaires de Hongrie. Qu'est-ce que les Slaves? disait un autre; où est situé ce peuple-là?

M. de Lamartine, voyageur en Orient, l'hôte des Serbes, qui ont gardé son souvenir, le président de l'association nationale des Roumains, ses admirateurs fanatiques, lui le poëte, lui l'homme de sentiment, lui l'auteur du manifeste lyrique de la France républicaine à l'Europe, lui-même affectait de traiter ces révolutions de l'Autriche et de la Turquie comme des fantaisies de jeunes gens, comme des avortements sans conséquence de la pensée démocratique. Ils avaient pourtant de la gravité, ces événements des principautés moldo-valaques, de la Croatie, de la Hongrie; ils en avaient, nous ne craignons pas de le dire, plus que les mouvements occidentaux eux-mêmes, puisqu'après avoir rougi du sang des peuples le Danube, la Theiss et la Drave, ils devaient mettre en question l'existence du vieil empire d'Autriche, et provoquer un fait immense en lui-même, l'occupation militaire par le Moscovite du double empire d'Osman et de Habsbourg.

M. de Bourgoing a raconté avec beaucoup de détails les diverses phases de cette lutte. Il a décrit en homme du métier les mouvements des armées, les diverses manières de combattre propres à la guerre de Hongrie, depuis la première expédition de Ielatchitj sous les murs de Bude, jusqu'à la retraite récente des impériaux devant l'attaque combinée des corps maghyaro-polonais. Nous gardons à M. de Bourgoing une reconnaissance toute particulière pour l'équité et la juste approbation avec lesquelles il a signalé le patriotisme et la valeur des Slaves méridionaux, peuple généreux, longtemps engourdi sous le joug autrichien, mais réchauffé maternellement dans le sein de la France en 1812.

Nous devons cependant ajouter quelques mots de regrets à ces remercîments. Nous craignons, en effet, que

tout en faisant à l'esprit moderne la concession de parler avec complaisance des guerres d'idiome et de nationalité, M. de Bourgoing n'ait envisagé les événements de l'Europe orientale un peu comme une question de circonstance, facile à résoudre par des transactions, et susceptible de s'arrêter bien avant d'atteindre à l'émancipation des nationalités. Nous ne sommes point de ces esprits ardents et mobiles qui courent au-devant des illusions et qui prennent trop promptement leurs vœux pour des faits accomplis. Nous désirons franchement, hautement, la reconstitution de l'Europe par le principe des races, et notamment par l'émancipation de la Pologne, le plus noble des peuples opprimés. Nous reconnaissons toutefois combien ces grandes réparations de douloureuses injustices doivent encore rencontrer de difficultés et d'obstacles.

Nous ne nous dissimulons pas ce que perd l'intérêt des peuples danubiens par l'inaction à laquelle la Turquie vient d'être condamnée, grâce à l'abandon où la France et l'Angleterre s'obstinent à la laisser. Nous savons bien que l'insurrection, pour embraser le généreux sol de la Pologne, a besoin d'être appuyée par la marche d'une armée victorieuse, qui lui apporte les armes dont un despotisme trop prévoyant a su la dépouiller. Nous l'avouerons même, en un mot, si la France n'y met pas la main, nous ne voyons, quant à présent, que Dieu qui puisse relever l'indépendance polonaise, et assurer le triomphe des nationalités. Mais, la guerre de Hongrie fût-elle étouffée, nous ne pourrions voir dans cette ruine un désastre irréparable. Nous ne pensons pas qu'il y ait de puissance humaine capable d'étouffer le mouvement qui emporte l'Europe orientale vers une meilleure destinée.

La Sainte-Alliance fût-elle possible et reconstituée; les gouvernements, avec ce qui leur reste de troupes fidèles, fussent-ils en mesure de tenter, sur un plan européen, une réaction militaire, la France elle-même en fût-elle venue à renoncer à toute initiative, à voir d'un œil glacé l'accroissement de la prépondérance austro-russe en Europe, et la restauration d'une alliance qui nous fut naguère si funeste; dans ce cas même, la puissante énergie des jeunes peuples du Danube, et surtout des peuples slaves, polonais, thekhs, bulgaro-serbes et croates, ne s'épuisera pas par une défaite.

Il y a des âmes faibles qu'une calamité courbe et fait plier; il y en a d'autres, d'une plus noble nature, pour lesquelles le malheur n'est qu'une épreuve d'où elles tirent une vigueur nouvelle. Les Slaves, nous l'oserons dire, sont de cette dernière trempe.

Les uns, comme ceux du Midi, se sont conservés, à travers les siècles, sous le poids de la misère, dans toute la pureté d'une race primitive; les autres, comme les Polonais, ont survécu à un demi-siècle du despotisme le plus raffiné qui ait jamais existé. Bien plus, ils ont atteint, sous la domination moscovite, à une énergie de volonté, à un degré de courage civique qu'on ne leur connaissait point encore. De pareils peuples sont dignes de vivre à l'état de nations libres; leur mort apparente n'a été pour eux qu'un sommeil réparateur. Les victoires de la Russie pourraient retarder, mais non pas empêcher leur résurrection. C'est la foi que nous aurions aimé à trouver dans le livre de M. de Bourgoing. X.

L'Autriche peut-elle continuer d'exister ?

Au mois de février 1846, le gouvernement autrichien organisa en Galicie l'extermination générale des patriotes polonais. On proclama l'assassin Szela sauveur de la monarchie et défenseur du droit divin. La Russie et la Prusse reconnurent ce service immense rendu par l'Autriche à la cause commune, et lui livrèrent en retour la république cracovienne. Le prince Metternich, pour justifier ce dernier démembrement et les meurtres qu'il avait commandés, envoya aux puissances la circulaire dans laquelle, en faisant un éloge pompeux des institutions autrichiennes, il stigmatisait comme absurdes et anarchiques celles de la Pologne. Dieu et la Pologne acceptèrent ce défi. La justice des peuples fut prompte, terrible et complète. Le prince Metternich exilé à Londres et la monarchie autrichienne écroulée sans retour sont des preuves assez belles qu'on ne peut rien fonder de durable et de grand sur le mensonge, sur la perfidie et sur le sang. L'Autriche n'était qu'un nom, qu'une apparence; ce n'était pas une puissance régulière, une société ayant en elle-même les éléments et la loi de son existence: c'était une monstruosité politique et morale.

L'Assemblée constituante réunie à Vienne, et puis à Kremsier, essaya la reconstruction de l'Autriche sur des bases nouvelles et plus conformes à la nature des choses. Nous aimons à reconnaître ses intentions généreuses et ses vues élevées. Elle proclama l'affranchissement des nationalités : elle restitua à chaque peuple sa langue, ses traditions historiques, ses mœurs et son autonomie. Mais l'Assemblée constituante, à côté de ces nationalités affranchies et vigoureuses, prétendait conserver l'ancien gouvernement central, la puissance impériale autrichienne. A notre avis, c'étaient là deux choses incompatibles. On comprend les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Il y a là des éléments véritablement unitaires, une nationalité puissante et créatrice. Mais on ne comprend pas une Autriche constitutionnelle et fédérative; car qu'y a-t-il de commun entre les différentes nationalités, qui jusqu'à ce moment, malgré leurs répulsions, composaient la monarchie autrichienne? Nous exceptons les peuples slaves, 18,000,000 d'hommes plus ou moins préparés à la fédération.

Pourtant le ban Ielatchitj, cet énigme pour les Slaves et peut-être pour lui-même, a dit qu'il faudrait inventer l'Autriche si elle n'existait pas. De son côté, M. Schwartzenberg, cet apostat slave, proclame la conservation de l'Autriche comme un besoin européen. Il eût mieux valu

cent fois pour l'Europe que l'Autriche n'eût jamais existé. Mais lorsqu'enfin elle s'écroule d'elle-même par la décomposition naturelle et logique de ses éléments inconciliables, du moins la diplomatie européenne devrait-elle s'épargner le ridicule de prétendre rappeler cet impur cadavre à la vie. La ruine de l'Autriche est irrévocable. L'Europe ne saurait méconnaître ce fait accompli; et le seul devoir qui lui reste, c'est d'aider promptement et efficacement à la reconstitution des nationalités slaves, pour les opposer à la Russie, à *ce monstre d'ambition*, comme l'appelle M. Thiers lui-même.

L'Autriche n'est qu'une abstraction. Les Slaves seuls présentent des forces vivantes et les éléments d'une formidable puissance politique. Le gouvernement autrichien a prouvé d'une manière définitive son incapacité à comprendre les nouveaux besoins de l'humanité. Il a repris les concessions qu'il avait accordées: il est revenu à sa vieille politique astucieuse et barbare. Il a fait incendier et saccager ses grandes villes, aboli la liberté de la presse, proclamé partout l'état de siége, et rétabli, autant qu'il était en lui, le despotisme. Insolent pour les peuples, il s'est fait rampant et lâche devant la Russie, digne fin d'un pareil gouvernement. Brisé par les nationalités, incapable de les vaincre, il a prononcé lui-même sa déchéance en appelant l'intervention du tsar. Il est donc vraiment absurde de vouloir la conservation de l'Autriche qui n'existe plus, qui a renoncé librement à son indépendance pour devenir une annexe moscovite.

L'intervention de l'autocrate ne nous effraie pas. Au contraire, nous saluons avec joie cet événement d'une portée incalculable. Si l'intervention moscovite constate la dissolution de l'Autriche, elle trahit aussi la faiblesse de la Russie; elle nous révèle le bouleversement imminent de cet empire que poursuivent les malédictions du genre humain. Le tsar se propose de combattre et de vaincre la révolution européenne. Nous aimons cette franchise courageuse; mais nous nous attendons à une catastrophe épouvantable. Nous nous sentons émus d'une profonde pitié pour ces deux empereurs qui se liguent, à ce qu'ils disent, contre des *proscrits* et des *vagabonds*. Ces proscrits et ces vagabonds ne sont rien par eux-mêmes, mais ils sont tout-puissants par l'esprit qui les agite et les transforme en soldats invincibles et en représentants glorieux des idées nouvelles. Telle est la vraie explication des merveilles accomplies par Bem et par Kossuth.

L'intervention moscovite appellera inévitablement l'intervention d'autres puissances. Si la Russie, dans l'intérêt de sa propre conservation, veut sauver l'Autriche, qu'elle subjugue en la protégeant, la diplomatie française devrait prendre pour règle de sa conduite l'affranchissement et la constitution des différentes nationalités qui composaient la monarchie autrichienne. L'Autriche est devenue incapable de se gouverner elle-même; elle a renoncé à l'indépendance en se soumettant à la protection tsarienne. La Pologne, la Hongrie, la Bohême et la Slavie méridionale, réunies par un système fédératif, remplaceront l'Autriche en formant une barrière infranchissable contre la Russie, qui alors devra subir la révolution européenne.

La France, en 1848, négligea de régler les destinées nouvelles des peuples de l'orient européen. Nous voudrions croire qu'en 1849 elle accomplira ses devoirs envers elle-même et envers les peuples auxquels elle a solennellement promis un concours fraternel. Jamais peut-être il ne se présentera une aussi belle occasion pour la France d'étendre au loin ses idées et sa prépondérance morale.

E.

Où mène la paix à tout prix.
Conséquences du traité de Balta-Liman.

A la nouvelle de la révolution de février, l'empereur Nicolas avait dit à ses officiers: « Tenez-vous prêts à monter bientôt à cheval. » Sa pensée intime s'était fait jour: les diplomates ne l'ont pas comprise. Ils ont préféré ajouter foi au premier manifeste russe qui déclarait formellement que la Russie ne se mêlerait, sous aucun prétexte, dans les affaires des autres Etats, et qu'elle resterait neutre. — Ce manifeste n'avait pour but que de gagner du temps pour réunir les armées. Dès qu'elles ont été prêtes, les Russes sont entrés en Autriche. Depuis une année, cependant, la Porte ne se lassait pas de représenter à l'Occident l'injustice et le danger de l'envahissement des principautés par les Russes. Mais les diplomates répondaient qu'ils avaient entière confiance dans la modération du cabinet de Pétersbourg, et qu'ils étaient persuadés que la Russie n'avait aucun projet hostile à l'égard de la Porte. — La Turquie, peu rassurée par ce langage, a continué ses préparatifs de guerre. Ses armements ont inquiété les cabinets occidentaux, qui, par leurs ambassadeurs, ont fait savoir au cabinet de Constantinople qu'ils verraient avec chagrin une rupture ouverte entre la Porte et la Russie; car une telle rupture pourrait menacer la paix générale.

Ainsi abandonnée de tout le monde, trahie presque par nos diplomates, la Porte s'est vue forcée de conclure avec la Russie un arrangement à Balta-Liman au sujet de la Moldo-Valachie. Cet arrangement limite, il est vrai, à sept années la période d'occupation, et à 35,000 hommes le plus haut chiffre possible des troupes russes; mais le traité n'en légalise pas moins une occupation arbitraire, et il écarte, ce qui est bien pire, tout prétexte de rupture avec la Russie.

La Turquie n'a pas consenti sans regret à cette convention; les Russes n'en sont pas non plus satisfaits, car ils voulaient une alliance offensive et défensive, que la Porte a refusée. D'une autre part, les diplomates français, après avoir, par leurs fautes, amené jusqu'à Vienne l'intervention moscovite, ont perdu le moyen d'agir contre la Russie par la Porte. On a paralysé le cabinet turc, qu'on aurait pu si facilement amener à faire, en faveur de l'Occident, une diversion armée, qui n'eût été que la légitime défense de ses droits, ainsi que de ceux des Moldo-Valaques.

Menacés d'une guerre avec la Turquie, au milieu de leur intervention en Hongrie, les Russes seraient devenus très souples. L'amour de la paix à tout prix a donc fait commettre à nos diplomates, en 1849, les mêmes erreurs que le belliqueux Napoléon, pour des motifs tout différents, eut à déplorer amèrement en 1812. A cette époque, l'alliance turco-russe déjoua tous les projets de la France. Aujourd'hui on tombe dans la même faute, et si l'on n'y avise pas promptement, la convention de Balta-Liman peut avoir pour conséquence une nouvelle alliance turco-russe; car la Porte, après avoir vainement réclamé l'appui de l'Europe civilisée, sera forcée de sacrifier ses sympathies à sa sécurité et à son intérêt. Nul doute, en effet, que le tsar ne promette en ce moment de magnifiques avantages à la Porte pour obtenir d'elle une coopération active en Hongrie, qui permettrait aux Austro-Russes de diriger 100,000 hommes de plus vers l'Allemagne et les bords du Rhin.

AUGUSTE S...

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)